

personne ne l'écoutait, on le chassait de monastère en monastère et les chiens couraient en aboyant après ses haillons. Un soir je l'ai vu, assis sur un rocher, regarder la mer déserte. Je me suis caché derrière un sapin et l'ai guetté ; il est resté un long moment muet puis brusquement, il n'a plus pu y tenir, s'est écrié : « — Les renards ont un gîte où dormir, et moi je n'ai pas où poser ma tête ! » Un éclair a traversé mon esprit, je l'ai reconnu, j'ai couru pour lui baiser la main ; depuis ma plus tendre enfance, je l'aimais, je l'avais toujours aimé. J'ai cherché partout, il était devenu invisible. Je me suis assis sur le rocher où il était assis, et me suis mis à me lamenter. Ah ! si je pouvais lui ouvrir mon cœur pour qu'il entre, qu'il cesse de rôder sans abri, qu'il n'ait plus froid ! Je me suis mis à penser au philosophe Proclus, en ces années où les hommes avaient cessé de croire aux dieux de l'Olympe et les chassaient de partout. Proclus dormait dans une bicoque, au pied de l'Acropole, et soudain, à minuit, il entendit qu'on frappait à sa porte ; il sauta à bas de son lit et courut ouvrir : il vit Athéna en armes debout sur le seuil.

— Proclus, dit-elle, on me chasse de partout, et je suis venue me réfugier sur ton front !

Ah ! si le Christ pouvait ainsi se réfugier dans mon cœur ! J'ai senti pour la première fois, en revenant du Mont Athos, que le Christ rôde affamé, sans abri, est en danger, et que c'est à présent au tour de l'homme de le sauver.

L'amertume, une grande compassion m'ont envahi ; je ne voulais pas retourner à la vie calme et au bien-être, je me suis mis en route, j'ai marché pendant des jours dans les montagnes de Macédoine. J'ai trouvé un petit village misérable, sombre, des huttes bâties en bouse, un troupeau de porcs et d'enfants qui pataugeaient dans la boue. Les hommes me regardaient d'un air renfrogné, je les saluais et ils ne me répondaient pas, et les femmes qui me voyaient fermaient leurs portes.

— Je suis bien ici, pensai-je, ce village est atroce, les gens sont atroces, c'est ici, mon âme, que tu montreras si tu peux résister.

Je voulais faire violence à mon corps, le Lutteur blessé ne quittait plus mon esprit ; j'ai pris la décision de passer l'hiver dans ce village.

Après bien des efforts j'ai réussi à faire comprendre à un petit vieux, un berger, que je n'étais ni un malfaiteur, ni un franc-maçon, ni un fou, et il a accepté de me louer un coin de sa cabane et de me donner tous les jours un peu de pain et de lait. Il y avait du bois en abondance, je restais assis devant le feu. Je n'avais avec moi que l'Évangile et Homère et lisais tantôt les paroles d'amour et d'humilité du Christ, tantôt les vers immortels du Patriarche des Grecs. Sois bon, pacifique, résigné ; quand on te gifle sur une joue, tends l'autre pour qu'on la gifle ; cette vie sur la terre ne vaut rien, la véritable vie est dans le ciel, répétait l'un. Sois fort, aime le vin, la femme et la guerre ; tue et fais-toi tuer pour maintenir très haut la dignité et la fierté de l'homme ; aime la vie sur cette terre, mieux vaut être un esclave vivant qu'un roi dans l'Hadès, répétait l'autre, l'aïeul de la Grèce.

Les Achéens montaient au sommet de mon esprit, avec leur grand nez, leurs jambières, leurs larges pieds à la peau tannée, leurs cuisses velues, leur barbe pointue, leur longue tignasse huileuse, ils sentaient le vin et l'ail. Hélène se promenait sur les remparts, intacte, immortelle ; elle resplendissait immaculée dans la lumière et seuls ses pieds cambrés étaient plongés dans le sang. En haut, dans les nuages, les dieux trônaient, tranquilles, et passaient leur temps à regarder les hommes s'entre-tuer.

Je tendais l'oreille ici dans ma solitude, et j'écoutais ces deux Sirènes. Je les écoutais, cramponnées toutes les deux à mes entrailles, elles m'ensorcelaient toutes les deux profondément, et je ne savais pas à l'ombre de quelle Sirène je devrais laisser ma dépouille.

Dehors il neigeait, par l'étroite fenêtre je voyais les flocons tomber et voiler la laideur du village. Tous les matins des troupeaux passaient, et leurs clochettes me réveillaient. Je me levais d'un bond, allais gravir avec eux les sentiers enneigés échangeais quelques mots avec le berger sur la pauvreté, le froid, les moutons qui crèvent. Jamais je n'ai entendu sortir de leur bouche une parole joyeuse ; ils ne parlaient que de la pauvreté, du froid, des moutons qui crèvent...

Un jour le monde au-dehors s'était recouvert d'une épaisse couche de neige, les paysans s'étaient barricadés dans leurs maisons, par moments la clochette d'un mulet résonnait dans